

Famille

Une famille pas comme les autres ?

Yves GRELLIER

Conférence au Mas d'Azil – 3 août 2025



Hommages introductifs

Il était une fois deux sœurs, Maria-Céline et Marie-Hirma de Grenier-Lallée. L'une épousa Jules de Robert-Labarthe et l'un de leurs petits fils s'appellera Roger de Robert. L'autre épousa Alexandre Norbert de Verbizier-Latreyre dont l'une des petites-filles sera Marie-Eugénie de Verbizier, dite Marinette.

Roger et Marinette, cousins issus de germains, convolent en justes noces. Ils ont un fils, Edouard, pasteur, grand-père de notre président. Marinette se trouve donc au confluent des trois familles fondatrices de La Réveillée. Elle était ma grand-tante et je l'aimais beaucoup.

Remarque au passage : la transmission se fait aussi par les femmes. Le président Joël Dietsch est un Robert par sa mère et un Verbizier par son arrière-grand-mère. Comme l'a dit hier Hélène Bégon, tous les membres de la Réveillée descendent des trois familles pour peu qu'on remonte un peu haut.

J'évoque aussi le souvenir de Jean de Verbizier, cofondateur, président puis président d'honneur de la Réveillée, président de multiples associations d'envergure nationale comme l'admirable Fondation John Bost, cousin germain et confident de mon père.

« Une famille pas comme les autres »

Tel est le titre d'un article paru dans le quotidien *Le Monde* daté des 22 et 23 août 1976 (*ci-joint*). Cet article a fait beaucoup jaser à l'époque, et a paraît-il étonné Joël Dietsch devenu l'été dernier président. Il recèle plusieurs erreurs, oublis ou approximations.

D'abord, il n'y avait pas une famille à l'origine du rassemblement de 75, mais trois.

L'article parle de « liens du sang », ce qui n'est que partiellement vrai. Il s'étonne d'une « parenté de vieux grimoires et non du cœur », dont les liens « remontent sans doute à plusieurs siècles ». Il met l'accent sur une supposée « fierté aristocratique », une nostalgie de la noblesse. Il raille son « esprit de caste ». Il minore le fait que nos ancêtres n'étaient pas des nobles ordinaires, dont le souvenir entretenu fonderait un entre-soi vaguement aristocratique, mais d'abord des artisans verriers, artistes même, producteurs d'objets recherchés.

Il faut cependant rappeler que d'autres ont à leur manière souligné le caractère microcosmique de notre association familiale. Dans sa conférence du 4 août 1990, le président Hervé de Riols de Fonclare espère « que les jeunes puisent quelque fierté dans la noblesse de leur ascendance », tout en ajoutant qu'il « n'y a pas de noblesse sans conscience d'être et volonté de devenir. »

En juin 2005, Jean de Verbizier parle d'« une forme de confrérie ».

Et déjà en 1899, Elisée de Robert des Garils qualifiait nos familles d'« une sorte de tribu ». La quatrième de couverture de l'ouvrage de St-Quirin sur les verriers du Languedoc évoque une « race » avec « ses lois, ses rigueurs, ses privilèges et ses secrets ».

Quant au duc de Castries, dans sa préface étrange à la réédition de cet ouvrage, il considère que les gentilshommes verriers du Languedoc constituent « une véritable caste très fermée », souligne les mariages consanguins et trouve « particulièrement curieux » que la plupart d'entre eux adhèrent à la Réforme protestante.

Ce qu'on pourrait considérer comme un travers anachronique a bien été pris en compte par les fondateurs. Dans la circulaire n° 90 de juin 2005, Jean de Verbizier écrit : « Ce projet (*d'inviter les descendants à se rassembler*), certains le trouvaient ridicule, chimérique. D'autres, suranné, élitiste, prétentieux. Pourquoi se donner de l'importance à bon compte par une glorification des ancêtres ? » A quoi a répondu André de Robert : « Il nous semble un peu facile de faire comme si rien ne s'était passé et d'ignorer ce qu'il pouvait y avoir d'instructif pour nous, et peut-être de contraignant, dans une histoire dont nous sommes, en ce moment, les héritiers ».

Cette idée de se regrouper, de se retrouver vient déjà sous la plume d'Elisée de Robert en 1899, dans son étude intitulée « *Gentilshommes verriers. Une commanderie. Un village* », dont il souhaite « qu'elle ait pour effet de resserrer les liens familiaux qui vont se relâchant de plus en plus. Ces liens, autrefois si solides grâce au maintien du groupe de familles, qui

formait une sorte de tribu, sont devenus si fragiles qu'ils menacent de se perdre insensiblement avec ce groupe lui-même ». Bref, l'idée de notre association a quelque 125 ans !

Après un rapide rappel de la vie de nos ancêtres, je tenterai d'apporter quelques éclairages sur les réalités récentes.

Les gentilshommes verriers : plus verriers que gentilshommes

Revenons à Elisée de Robert. Dans l'avant-propos de la réédition de 1973, il est noté que « la famille de Robert et les gentilshommes verriers de Gabre formaient comme une seule et même famille. Gentilshommes verriers, vivant sans cesse côte-à-côte, ayant les mêmes goûts, les mêmes travaux, les mêmes besoins, les mêmes plaisirs, la même foi. Les Robert, les Grenier, les Verbizier ont vécu durant des siècles de la même vie, et leur histoire est un patrimoine commun ».

Ces nobles artisans transmettent leur nom et leur statut d'appartenance à la noblesse. Mais ils n'ont quasiment aucun fief, très peu de terre à léguer, alors que la possession de la terre est le fondement-même de la noblesse depuis l'arrivée des Francs. Ils transmettent essentiellement des savoir-faire, tels des artisans très spécialisés et très compétents. Les liens de mariage, étroits et répétés, sont aussi une garantie de la conservation et de la transmission des secrets de fabrication. Ils ont laissé des objets magnifiques, et pas seulement le souvenir de nobles exploits.

Au XVIème siècle, ils embrassent la Réforme protestante et participent aux guerres de religion. L'église catholique de Gabre est très endommagée en 1568, puis transformée en temple protestant. Un siècle plus tard exactement, en 1668, le temple est démoli sur ordre du roi.

Alors que la RPR⁵ est interdite, une Marie de Robert-Lasrives, fille de Madeleine de Grenier Dalez, est baptisée au Désert le 21 février 1746. Or, participer aux cultes clandestins peut être puni de mort. C'est ainsi que pour avoir assisté à un culte interdit puis tenté de libérer le pasteur arrêté, trois frères de Grenier sont décapités en 1762. Cette peine est réservée aux nobles. Le pasteur, simple roturier, est de son côté pendu.

Au XIXème siècle, lors de ce qu'on nomme le mouvement du Réveil protestant, beaucoup de nos familles adhèrent aux Eglises libres. C'est-à-dire libres par rapport à l'Etat concordataire. Comme la plupart des communautés religieuses minoritaires (au carré : minoritaires dans une minorité !), ces Eglises libres vont constituer durant près d'un siècle un espace très fortement endogame.

La proximité remarquable de nos familles résulte de cette triple réalité sociale : l'appartenance à la noblesse, le partage d'un artisanat d'exception, le ralliement au protestantisme. Un ordre, un métier, une religion, tel est le trépied original de cette solidarité, dans l'amour de la liberté et le sens de la responsabilité.

A la recherche des identités perdues ?

Dans les années 1970 et suivantes, les associations prolifèrent dans tous les domaines. En particulier, une sorte de passion généalogique s'empare d'un grand nombre de Français. Si bien que sont créées plusieurs revues spécialisées, plus tard des sites internet dédiés, et l'on assiste à une floraison d'associations dont certaines ne manquent pas d'originalité, tel le cercle généalogique du personnel de la RATP.

Elles illustrent des préoccupations du moment, qu'il s'agisse de fierté historique et anti-raciste, comme les descendants de Toussaint-Louverture, ou de l'entretien de la victimisation, telle l'association des descendants des martyrs d'Avrillé (massacre de Vendéens en avril 1794) ; certaines sont éphémères, telle l'association des descendants d'Antoine Mustin, illustre inconnu, dissoute presque aussitôt que créée, peut-être parce qu'elle avait son siège social à Charenton ; plus pittoresques, l'association des descendants des capitaines corsaires, ou celle des descendants des zouaves pontificaux. Jusqu'à s'affirmer dans la descendance d'un ancêtre qui n'en n'a pas eu ! Tels les descendants des amis de Jacques Cartier (mort sans enfant) qui ont même créé deux associations rivales. Enfin, l'une des dernières nées, l'automne 24 : les descendants de Guillaume le Conquérant « par le sang et par le cœur », qui en appelle à l'héritage et à la fierté régionale — normande, bien sûr.

Essayons d'éclairer cette occupation, peut-être cette préoccupation, dans son contexte socio-historique.

Quelques chiffres sur l'évolution de la société française. 1973-74, c'est la fin des « Trente Glorieuses », la montée du chômage, la crise omniprésente. Après avoir atteint son maximum en 1972, le nombre de mariages diminue beaucoup. En revanche, les divorces passent de 55 000 au début des années 70 à quelque 135 000 aujourd'hui, malgré la baisse des mariages. Les naissances hors mariage, qui constituaient 8,7% du total en 1975, en représentent aujourd'hui les deux tiers. C'est donc une profonde évolution du couple et de la famille. Et de la vie et même de la mort. Si en 1972, la crémation était pratiquée dans 0,5% des décès, c'est aujourd'hui 45% des cas.

Le rapport à la vie collective s'est lui aussi profondément modifié, si l'on en juge par le taux de syndicalisation, de 20% en moyenne en 1975 (avec un maximum chez les instituteurs), à moins de 10% aujourd'hui (le maximum étant chez les poli-

⁵ Religion prétendue réformée

ciers). Dans notre chère Ariège, au second tour de l'élection présidentielle, François Mitterrand obtenait en 1974 63,5%, record national. Aujourd'hui, ici comme ailleurs, c'est la montée du RN.

Les observateurs ont bien enregistré ces changements de fond, au point de parler d'une « seconde révolution française » comme Henri Mendras qui dès 1964 publie *La fin des paysans*. Il y a aujourd'hui plus de chauffeurs routiers que d'exploitants agricoles. Quasi disparition de la domesticité, encore très présente dans les foyers de professions libérales des années 1950. Or, comme dit la chanson, « quand y'a plus d'bonnes, y'a plus d'bourgeois ». Résorption de la séparation ouvrière (*Adieux au prolétariat* d'André Gorz en 1980). Effondrement de la pratique religieuse. L'opposition politique longtemps structurante entre le catholicisme et la laïcité, entre les blancs et les rouges, n'a plus que quelques traces. Et la grande montée, révolution inachevée, de l'égalité entre les femmes et les hommes jalonne la période.

En résumé, à partir du milieu des années 1970 et depuis, on prend conscience, confusément sans doute, de l'effondrement des conduites héritées et des institutions d'autorité, de la famille patriarcale traditionnelle, des Eglises, des syndicats, et jusqu'à l'armée avec la suppression du service militaire par Jacques Chirac. Certains se penchent sur ce qui ressemble à une crise de la transmission. On peut, au passage, s'interroger sur le sort de l'école, à laquelle on continue de demander tout et son contraire : comment pourrait-elle échapper à cet effacement des cadres collectifs ?

Depuis le début des années 1970, nous avons assisté, n'en déplaise à Jérôme Fourquet à son « archipel français », à une profonde homogénéisation de notre société, autour d'une valeur et d'une conduite communes : l'individualisme. Mais la fabrication de l'individu peut aussi se faire, si l'on suit Marcel Gauchet, à partir de la tradition. L'adhésion à une appartenance devient un choix personnel, ce n'est plus un héritage au renoncement impossible. Ainsi peut se créer, dit Gauchet, « une sphère où l'appartenance est vécue de façon intensément personnelle ». D'où le malaise, voire la colère de ceux à qui on continue d'assigner une identité fondée sur une origine supposée.

Cette idée, ce constat, sont systématisés dans la thèse de sociologie que Sandra Fontanaud a soutenue en 2012 devant l'université de Picardie et intitulée : *La production des ancêtres*. La généalogie est au fond au croisement de l'hérédité, génétique ou sociale (dans les bassins houillers des années 1930, les filles de mineurs épousaient des mineurs), et de l'identification, chère au Dr Sivadon ou à Michel Serres (par exemple le soutien inconditionnel à une équipe de rugby). Rencontre, fusion entre ce qui est objectif (l'hérédité) et ce qui est subjectif (l'identification). Cette rencontre peut répondre à un besoin de continuité dans un mode d'extrême individualisme livré au zapping tous azimuts. C'est ce que raconte par exemple le dernier film de Cédric Klapisch, *La venue de l'avenir*, où la découverte du cousinage, la descendance jusqu'alors méconnue d'une même personne, entraîne un renouveau des identités, et une sociabilité nouvelle.

Conclusion : la rêve-veillée

Près d'un siècle et demi après l'extinction du dernier four à bois, le site *geneanet* de La Réveillée comprend plus de 7 000 personnes. Le groupe familial dont Elisée de Robert craignait aussi l'extinction à la fin de l'avant-dernier siècle, ce groupe continue d'exister bel et bien, dans le souvenir, les héritages y compris matériels, et aussi les projets. Les statuts sont à cet égard explicites : l'association « encourage tout projet susceptible de conserver ou de développer la richesse spirituelle, culturelle et technique de son patrimoine ».

Depuis la rédaction de ces statuts qui mentionnent trois patronymes, les Riols et les Suère sont venus, et leurs noms figurent sur les premières pages de notre site internet. Olivier Gondran m'a fait remarquer qu'il n'y a eu pour autant aucune modification des statuts. C'est le signe que la réalité des relations humaines vécues est plus forte que le formalisme des textes. La Réveillée, loin d'être une secte fermée qui observerait des règles rigides, est un ensemble ouvert, qui respire, qui vit, jusqu'à réanimer — que dis-je : réveiller — la fête du village à Gabre.

On a déjà fait remarquer que dans le mot Réveillée il y a **veillée**. La veillée, c'était et c'est toujours un moment de convivialité heureuse, une garantie de bienveillance de la part des alliés et des amis ; c'est aussi une vigilance, les yeux bien ouverts, loin des esprits étroits.

Dans Réveillée, il y a aussi **rêve**. Qu'en toute modestie la Réveillée aide chacun à poursuivre les siens !

« Au rendez-vous des ancêtres »

Une famille pas comme les autres

AU Mas-d'Azil, village d'Ariège plein de souvenirs, plus de trois cents personnes se sont réunies du 22 au 25 août 1975. Qui sont ces gens, pourquoi sont-ils réunis ? Par une série d'interviews, toujours en situation, et d'images significatives, Gérard Guillaume, avec la collaboration d'Olivier Oudiette, nous donne des éléments pour répondre à ces questions. « Au rendez-vous des ancêtres » est une chronique de la rencontre des descendants des gentilshommes verriers qui se sont établis là au quinzième siècle, c'est une histoire de l'histoire des autres.

Ils arrivent donc d'ailleurs et de partout (même du Brésil), ces descendants des « de Robert », des « de Grenier », des « de Verbizier ». A les voir comme cela, tous réunis dans une grande salle, silencieux et attentifs, badge sur la poitrine, on pourrait croire qu'il s'agit d'un colloque bien banal sur les nuisances de la pollution ou sur la psychologie infantine. Eh bien non, ici, ce qui lie les gens entre eux ce n'est pas un sujet de réflexion intellectuel, religieux ou politique, ce sont les liens du sang. Curieuse tout de même, cette parenté issue des vieux grimoires et non du cœur.

Une même conception de la vie

Ce rassemblement, apprend-on, est né de l'initiative de Mlle Jane Silvadon de Verbizier et du pasteur André de Robert. A travers eux, nous avons deux fils conducteurs : elle, célibataire, retirée au Mas-d'Azil, est très attachée à l'idée de recréer une famille, sa famille, ou plus exactement celle de sa mère, une demoiselle de Verbizier. Lui, un pasteur, par son prosélytisme, remplace ce rassemblement dans son contexte religieux : au seizième siècle, les trois familles citées formaient une corporation très fermée ; ses membres faisaient partie de la noblesse d'épée et leurs ancêtres avaient reçu le droit de fabriquer du verre en récompense des services rendus au roi de France pendant les croisades. Cependant, ce privilège n'entraînant pas le droit de faire du commerce, ils étaient « pauvres comme Job et fiers comme Artaban ». Mais en 1560, quand Jeanne d'Albrel, reine de Navarre, proclama son

adhésion à la réforme, les Mas-d'Aziliens changèrent de religion et leur ville devint un véritable lieu de refuge pour les protestants grâce à sa situation géographique, à ses grottes et à ses forêts.

Les trois familles qui nous intéressent prirent part activement aux guerres de religions sous la bannière des Huguenots. Pendant longtemps, elles ont constitué une importante corporation artisanale, peut-être même une confrérie. En ce sens, nous dit-on, « que ses membres semblent avoir été liés par une même conception de la vie ».

Que se dégage-t-il de ce passé ? Deux éléments apparaissent : celui de la famille et celui du protestantisme. Il reste une troisième dimension, qui, bien que jamais décrite comme telle, est au cœur de ce rassemblement : celle d'aristocratie. Il s'agit d'un sentiment d'élite, sentiment d'une différence ressentie comme noble puisqu'elle n'est pas fondée sur l'argent mais sur la foi religieuse.

Donc, après l'accueil des descendants des trois familles, la recherche de leur place sur l'arbre généalogique, c'est le premier dîner dans une maison « de famille ». La caméra cherche ce qui lie ces gens, scrute chaque figure pour y déceler, qui sait, une ressemblance qui conférerait une certaine raison d'être à cette réunion familiale. Non, ce n'est pas convaincant, il faut chercher ailleurs... dans la science, peut-être.

Le professeur Sivadon, psychiatre, essaie de justifier cet esprit de famille par des théories à la fois génétiques, psychologiques et sociologiques. Il conclut que cette manifestation reflète un grand nombre d'illusions, mais que ces illusions sont positives et nécessaires pour survivre. Tout cela n'est pas dénué d'intérêt, mais il n'est pas expliqué pourquoi, en 1975, trois cents personnes ont fait ressusciter des

liens de parenté remontant sans doute à plusieurs siècles. L'air du temps ?

Le dimanche 24 août nous fait suivre deux événements : le culte protestant (avec un prêche tout à fait étonnant) et le déjeuner sur l'herbe organisé par Mme la sous-préfète, une demoiselle de...

« Ce qui est apparu, dit Gérard Guillaume, c'est que la majorité de ceux qui étaient là appartient à une classe sociale bien précise, une classe qui se sent menacée dans son existence et qui cherche à se rassurer à travers ce lien. Les gens les plus humbles qui étaient là s'y trouvaient parce qu'ils étaient fascinés et flattés d'être considérés à l'égal des autres. Et puis, il y avait les autres, les absents, ceux des descendants ouvriers ou paysans pour qui la solidarité à leur milieu social est plus forte que ces liens de parenté. » C'est aussi l'avis d'un pasteur de la famille, pour qui ce rassemblement exprime surtout la survivance d'un esprit de caste... Et cela n'est peut-être pas un mot trop fort quand on sait qu'une des propositions concernant la suite à donner à cette rencontre serait de constituer un fichier de type matrimonial afin que puissent se marier entre eux les descendants des trois familles...

Cependant, Gérard Guillaume ne juge pas, ne condamne pas. Il dit son ambivalence face à l'institution qu'est la famille : « Si j'ai filmé cette réunion, c'est sans doute à cause de ma mythologie propre : la famille représente à la fois un appel de sécurité, un refuge et une entrave. La fraternité humaine ne doit pas se limiter au noyau de ses proches. Il n'est pas possible de donner une légitimité à une institution qui fait dire : « il y a Nous, et... les autres » ; pourtant, cela n'est pas si simple... »

LAURE DEBREUIL

★ Dimanche 29 août, TF 1, 22 h. 15.